



Une comédie  
à l'humour  
pince-sans-rire.  
FILMCOOPI

DÈS ME  
25/12

# Elia Suleiman, le Buster Keaton palestinien

Le réalisateur revient avec un film qui s'impose comme la somme des précédents: la comédie pince-sans-rire d'un monde ghettoisé.

PAR **RAPHAËL CHEVALLEY**

**D**ix ans après «Le temps qu'il reste», où il instruisait le procès en absurdité de l'occupation israélienne, Elia Suleiman est de retour avec «It Must Be Heaven», un film à la fois drôle et poétique qui dépasse toutes les frontières.

**Elia Suleiman, pourquoi faire le «tour du monde» avec votre personnage?**

Je crois que chacun de nous ressent aujourd'hui une certaine anxiété, une peur réprimée. Ce n'est pas lié à un lieu géographique, c'est une situation globale. Métaphoriquement, je dirais que le monde entier a été «palestinisé». Mon personnage croit fuir dans d'autres pays, mais il se rend compte qu'il ne peut fuir nulle part. Partout où il va, il retrouve les mêmes tensions: les check-points, la police et l'armée.

**Vivons-nous dans un Etat policier?**

Si vous ouvrez la fenêtre et tendez l'oreille, vous pouvez entendre une sirène toutes les dix minutes. Dans un aéroport, vous vous retrouvez à faire la queue et à recevoir des ordres.

Par mesure de sécurité, on vous demande d'enlever votre manteau, de déposer votre ordinateur, parfois de lever les bras en l'air... Effectivement, c'est ce que j'appelle un Etat policier. Je le regrette d'autant plus que ceux qui détiennent le pouvoir ont ainsi probablement détruit tout ce qui nous reste à vivre.

**Pour quelle raison exprimez-vous cette violence avec humour?**

Parce que ce sont les deux faces d'une même pièce. C'est un humour qui naît du désespoir, du ghetto globalisé dans lequel nous vivons. Cela dit, ce n'est pas une tactique ou une stratégie, mais une forme d'expression. Dans tous mes films, je traite même les thèmes les plus effrayants avec humour et ironie, avec mélancolie aussi. Cela tient sans doute à mon tempérament, car j'ai grandi dans une famille plutôt enjouée et j'ai appris à transposer mon regard sur le monde à travers le burlesque et l'absurde.

**Votre film défend-il l'idée que la Palestine soit reconnue en tant qu'Etat?**

Non, pas du tout. Si mon film se sert de la Palestine, c'est

**“**  
**Etre palestinien**  
**signifie être en lien**  
**avec les justes causes.**  
**ELIA SULEIMAN**  
RÉALISATEUR

pour parler d'une situation globale. L'enjeu n'est pas le nom qu'on donne à un pays, mais de rendre justice aux Palestiniens, ce qui ne peut arriver étant donné le fascisme exercé par Israël. La seule forme que pourrait prendre cet Etat serait un lieu où les gens vivraient dignement, sans conflits raciaux. C'est justement ce que défendent les jeunes qui dansent dans mon film: ils n'assimilent pas leur identité palestinienne aux problèmes géopolitiques locaux. Ils perçoivent un enjeu politique beaucoup plus large. Pour eux, être palestinien signifie être en lien avec les justes causes du monde. Cela les pousse à s'exprimer artistiquement, comme toutes celles et ceux qui ont les mêmes espoirs et la même énergie.

**Comment faites-vous pour inventer toutes ces saynètes et les assembler?**

J'observe et j'essaie d'être éveillé à tout ce qui se passe autour de moi, à l'animation dans les rues. Je tente toujours de trouver quelque chose d'intrigant comme point de départ pour en faire du cinéma... Ensuite, je mets autant de post-it sur un mur et je traite chacun d'eux comme un tableau, en superposant les couches, en grattant ou en enlevant ici ou là, jusqu'à ce qu'il ait suffisamment d'aplomb, de poésie et d'humour, mais je ne cherche pas un récit linéaire. C'est le montage subliminal de ces différents tableaux qui produit la narration.

«It Must Be Heaven», d'Elia Suleiman, avec Elia Suleiman, Gael García Bernal, Tarik Kopti...

Durée: 1h42. Age légal/conseillé: 8/16. A découvrir sur les écrans romands dès le mercredi 25 décembre.

## L'art du clown subversif

Avec ses airs de Buster Keaton palestinien, Elia Suleiman est l'un des plus grands auteurs comiques contemporains. Né en 1960 à Nazareth, il a grandi dans le non-sens: affublé du qualificatif «arabe israélien» («palestinien» était un mot interdit), il a passé sa rage en tapant sur une batterie dans un groupe de heavy metal, avant de devenir cinéaste. Après «Chronique d'une disparition» (1996), «Intervention divine» (2002) et «Le temps qu'il reste» (2009), il récidive aujourd'hui à sa manière de clown triste et subversif dans «It Must Be Heaven».

Les yeux toujours écarquillés et coiffé d'un petit chapeau, Suleiman s'envole de Nazareth vers Paris ou New York, afin de trouver des financements pour tourner une comédie sur le conflit israélo-palestinien. Mais sa quête n'aboutit jamais. Où qu'il aille, il bute sur une scène débordant de violence larvée et d'absurdité. Procédant par saynètes piquées de gags récurrents, il apparaît toujours en jouant le rôle de celui qui hausse les sourcils mais ne sait quoi dire: un silence réprobateur en guise de dernier recours face à l'intolérable.